

La vie d'un planteur aux Nouvelles-Hébrides

In: Journal de la Société des océanistes. N°82-83. Tome 42. 1986. pp. 195-209.

Citer ce document / Cite this document :

Cariou Marc. La vie d'un planteur aux Nouvelles-Hébrides. In: Journal de la Société des océanistes. N°82-83. Tome 42. 1986. pp. 195-209.

doi : 10.3406/iso.1986.2835

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/iso_0300-953X_1986_num_42_82_2835

La vie d'un planteur aux Nouvelles-Hébrides

par Marc CARIOU

Le texte ci-dessous se trouvait dans les archives de l'ex-Résidence de France à Port-Vila sous le titre : « Colonisation française des Nouvelles-Hébrides — Historique de la plantation Marc Cariou ». Bien qu'il ne soit pas signé, il doit certainement être attribué à Marc Cariou lui-même qui l'aurait dicté ou rédigé en 1931. Notre publication respecte le caractère du document, dont seules la ponctuation et l'orthographe ont été revues. Sauf les deux premiers, les inter-titres sont de la rédaction du Journal.

FILIATION.

Marc, Jean, Noël, CARIOU, né à Saint Tugen, en Primelin, Finistère, le 14 septembre 1884 ; fils de Noël et de KERNINON, Marie-Françoise : tous deux cultivateurs propriétaires exploitant une ferme d'une superficie de vingt-six hectares environ sise à Saint Tugen en Primelin.

Tous mes aïeux, dont je puis déceler et suivre la lignée à plus de deux siècles et demi en arrière de par les déclarations concernant les terrains Domaniaux ou autres pièces justificatives conservées précieusement dans les archives de la ferme furent cultivateurs. Un a cependant fait métier de sculpteur sur bois vers les premières années du XVIII^e siècle ; un autre avait pris comme spécialité, le montage des vitraux d'Églises, ou verrier, et vivait à peu près vers la même époque.

INSTRUCTION REÇUE.

J'ai fréquenté l'école communale de Primelin ou du bourg de Primelin, située à deux kilomètres environ du village de Saint Tugen, de l'âge de 7 ans à 12 ans 1/2. J'y ai obtenu mon certificat d'études vers ma douzième année.

De 12 ans et demi à mon départ pour le service militaire que je fis dans la Marine, j'ai aidé mon père dans les travaux de la ferme.

À LA FERME.

À cette époque les produits du sol ne se vendaient pas bien cher, surtout dans notre région du Cap

(dénomination de la partie de Cornouaille composée par la partie Ouest du Canton de Pont-Croix et s'étendant jusqu'à la Pointe du Raz de Sein), et où le chemin de fer n'arrivait pas encore. Les prix pratiqués étaient peut-être les plus bas de toute la France. Les conditions d'existence étaient donc assez dures et malgré le travail acharné de tous les membres de la famille, chacun suivant ses aptitudes, on arrivait à peine à joindre les deux bouts, comme on dit. Dans ces conditions il ne fallait pas compter sur une possibilité quelconque de confier l'instruction d'aucun des enfants à une autre école que celle de Primelin. J'étais l'aîné des garçons et le cadet des enfants ; une sœur me devançait de seize à dix-sept mois ; l'appui de mes faibles bras était ardemment souhaité à la ferme.

D'année en année notre famille s'augmenta jusqu'à la neuvième unité alors que l'aînée n'avait pas encore ses quatorze ans ; les frais généraux suivaient de par ce fait une ascension assez prononcée bien que le rapport de la ferme soit toujours à peu de chose près, le même. La situation tait donc à un moment bien difficile.

Les soultes dont la ferme était grevée en faveur de mes trois tantes et qui venaient périodiquement réclamer leur dû, ajoutaient encore du désarroi dans le maigre budget.

Ajoutons à tout ceci une épidémie parmi nos bovins, qui, si elle ne nous enleva que deux ou trois têtes, nous compromit le rendement du restant pour une année au moins. La morve décima également notre écurie, trois de nos chevaux crevèrent ou durent être abattus dans la même année, le quatrième et dernier ne fut épargné que parce que le Vétérinaire Régional nous l'enleva avant sa contamination. Ceci se passait vers l'année 1900 et j'avais 16 ans à l'époque ; les graves soucis de mon père devant ces coups du sort firent une grande impression sur mon caractère.

Nous faillîmes nous décourager ; mon père dût s'endetter forcément pour le remplacement de nos chevaux de labour et pour faire face à d'autres urgentes dépenses.

Nous redoublâmes cependant d'énergie et d'activité devant ces fatalités. Tout notre travail serait désormais mené avec le maximum de précision possible, nous ne laisserons plus au hasard que ce qui lui reviendrait pour ainsi dire de droit, mais que de fatigues, que de souffrances et que de pleurs

même, que cette inflexible directive représentait pour mon jeune corps. Été comme hiver, dehors par tous les temps, aux champs ; à la grève du Trez, de nuit comme de jour, par toutes les intempéries suivant les occasions et les marées, à arracher aux vagues de notre côte inhospitalière le goémon qui devait nous servir à fumer nos champs, voilà un aperçu du creuset où mon âme et mon corps furent pétris et où ils se développèrent.

À ce régime, tous les travaux intéressant toute la ferme, son outillage l'entretien et les soins à donner à tous nos animaux, n'avaient plus de secret pour moi-même à un âge où les futurs cultivateurs commençaient à peine à savoir mener un attelage et que dirai-je de mes fréquentes visites à notre petite bibliothèque de la ferme qui renfermait presque au complet tous les livres de classe d'un arrière-oncle qui était mort Prêtre ! Ces livres furent cause de plus d'une semonce à mon endroit par les bougies que je brûlais parfois jusqu'à des heures indues et par l'impossibilité de me réveiller le matin à l'heure réglementaire pour alimenter les chevaux et les préparer pour les travaux qui commençaient toujours avec le jour.

L'acreté des termes que je prenais dans ces livres me désespérait souvent ; personne à la maison n'avait le temps de me les développer, s'il avait les capacités.

Après pas mal de temps perdu vainement, je me décidais de ne plus m'arrêter qu'aux passages que ma cervelle pouvait démêler clairement.

Les résultats de l'effort général dans les travaux de la ferme se révélèrent bientôt des plus satisfaisants. Deux ou trois de mes sœurs durent quitter les bancs de l'école, comme moi, à un âge assez jeune ; leur aide nous soulagea et avec le temps devint réellement précieuse. Voici un aperçu des avantages que nous tirâmes de notre commun labeur avant mon départ pour le Deuxième Dépôt des Équipages de la Flotte à Brest, en Octobre 1904, à mes vingt ans révolus :

1. — La plus grande partie des dettes que mon père avait contractées dans nos moments difficiles avait été remboursées ; de meilleures conditions d'intérêts avaient été obtenues pour celle qui restait.

2. — Les écuries, remises et étables avaient été débarrassées de leurs toitures en chaume et couvertes en ardoises.

3. — Les animaux de la ferme subirent une sélection dans le sens voulu au rapport que nous devions en tirer ; notre race bovine « Pie-Noire », abâtardie par toutes espèces de croisements : jusqu'à être amenée à un point minable, fit demi-tour vers sa souche-mère ; les chevaux furent l'objet de beaucoup plus d'attention encore. C'était l'époque où nos voisins du Léon, qui de sélection en sélection, de croisement en croisement, aidés dans leurs études et leurs efforts par la direction des Haras du Gouvernement, créèrent, si je puis m'exprimer ainsi, le fameux postier breton dont la réputation est aujourd'hui presque mondiale.

Nos poulinières ne furent donc plus laissées au petit bonheur des croisements fortuits, les étalons furent choisis d'après les dispositions de chacun et

les tâtonnements un peu forcés du début se transformèrent bientôt en réalités bien patentées.

4. — Notre vieille maison d'habitation, datant de 1726, avec ses toutes petites fenêtres à encadrements divisés en deux par une entretoise, devenue trop petite pour les besoins de logement de notre grande famille, basse, mal aérée et exposée à l'Est, fut remplacée par une neuve de style moderne, mieux disposée pour les besoins de la ferme et où l'air et le soleil entraient à profusion. Pour toutes ces transformations des maisons, tous les bois de charpente, poutres et autres grosses pièces, planches de couverture, furent tirés des terres de la ferme, sciés et travaillés sur place. Ceci représentait un travail assez considérable et ce fut également mes premières armes dans le maniement des outils de charpentier depuis la cognée en passant par la varlope pour terminer à la planche à dessin.

Je ne saurais terminer ce passage sur notre maison d'habitation sans m'arrêter à un incident qui aurait pu être fort grave et coûter la vie à mon frère Léon, le benjamin de la famille, âgé alors de trois ans environ.

Avant la construction de notre nouvelle maison d'habitation et comme elle devait occuper une partie de l'emplacement de l'ancienne, la démolition de cette dernière était nécessaire. Presque tout le mobilier était déjà enlevé d'une grande pièce servant de cuisine, salle à manger et même chambre à coucher ; il restait encore cependant deux lits et la table commune avec ses deux longs bancs. Un drustiller (meuble breton construit en forme de cloison, genre de paravent rigide, habituellement très ouvragé et ornementé) servant à masquer un puits dont la margelle y était accolée, avait été déménagé dans la journée. Il était près de sept heures du soir, nous venions de souper et la table était déjà débarrassée des ustensiles habituels et chacun vaquait à ses petits travaux de veillée ; nous étions encore en mars, le temps était toujours assez piquant.

Personne ne portait attention aux faits et gestes du petit Léon qui venait justement de monter sur le banc donnant sur la margelle du puits ; tout occupé par son jeu, dans un mouvement brusque, il perdit l'équilibre, s'affala sur la margelle du puits et balança dans le vide.

Le garçon de ferme âgé environ de quarante-cinq ans qui se trouvait par là, put juste distinguer les pieds de l'enfant disparaissant à travers la margelle, il donna l'alarme. Ma pauvre mère qui se trouvait aussi non loin, poussa un tel cri de détresse dans son affolement que mon père et moi, qui nous trouvions dans une remise à trente mètres de là, en fûmes tout saisis. Les deux mots de Léon et puits avaient été jetés aux échos, mais comme un éclair mes réflexes avaient embrassé toute l'ampleur de la catastrophe dans un vol, puis-je dire, je passais à travers un couloir, me souciant peu si je piétinais les enfants sur mon passage, renversant le garçon qui préparait une lumière ou je ne me rappelle plus quoi, je saisis la corde qui servait au puisage. Disparaître à travers la margelle et descendre les six mètres de profondeur du puits ne demanda pas deux secondes ; le fond de

la nappe liquide arrêta ma course et j'y rencontraï bientôt mon frère que je remontai sitôt à la surface.

Bientôt, quelques toussotements me firent remarquer qu'il respirait encore, une minute et tout le monde en haut se rendit compte également par la vigueur de ses cris qu'il était toujours de ce monde.

Quand tout fut terminé et que mes nerfs se détendirent, je faillis quand même m'évanouir ; je restais longtemps bien insensible à toute chose du dehors, mais j'étais si heureux en moi-même que rien ne pouvait égaler le bonheur que je ressentais en ce moment.

Léon n'avait pas une égratignure ; le seul mal que j'eus moi-même consistait en quelques centimètres carrés d'épiderme que la corde m'avait enlevés dans ma descente ; tout s'était donc terminé pour le mieux, mais quelle alerte !

5. Quelques engrais chimiques avaient été essayés avec plein succès, sûrement, sur nos terres, mon père fut de longtemps très incrédule quant aux propriétés fertilisantes de ces sacs de terre, comme il les appelait. À force d'entêtement je parvins à me faire donner en expérimentation, un champ dont la nature du sol était à peu près homogène, et nous devions y semer du blé noir.

Je divisais donc mon champ en cinq parties égales ; le lot n° 1, fut engraisé par du goémon ; le n° 2, par la cendre ordinaire (fort réputée de tout temps pour ce genre de culture, surtout en terre légère) ; le n° 3, par des détritres d'usine de conserves de sardines (très riches en azote) ; le n° 4, par du fumier de ferme très fait ; et le n° 5, par du superphosphate pour l'achat duquel la somme de douze francs me fut avancée.

Le blé noir est peut-être la céréale dont le séjour en terre demande le moins de temps, trois mois (au plus) séparent sa semaille de sa récolte ; les engrais phosphatés dont l'action est assez rapide sont donc fort propices pour un bon rendement, s'ils sont bien distribués.

J'emportais le premier prix haut la main avec mon phosphate, dont je remboursais par du grain de première qualité les douze francs que mon père m'avait avancés pour son achat, et je conservais encore une belle avance sur le n° 2, cendres et le n° 3, détritres d'usine ; quant aux n° 1 et 4, ils étaient bien loin derrière.

Les mêmes essais seront par la suite effectués sur tous les légumineux et tout finit par rentrer dans le domaine pratique ; mon père sera souvent même le premier à préconiser l'emploi de ces engrais et à en discuter les proportions nécessaires.

Les soucis où nous nous débattions pour la question fumure dont les quantités étaient auparavant toujours et trop chichement distribuées, étaient bien soulagés ; et à tous ces avantages acquis il y a lieu d'ajouter le fort allègement des tous jeunes bras de la ferme dans la récolte du goémon, opérations qui se faisaient toujours par les plus mauvais temps ; travail également très dangereux, les sables mous du Trez ont des annales bien tristes dans les légendes du Cap.

Un peu avant la moisson de 1901, un cousin germain à mon père, maire de notre Commune, fit venir à grand frais une moissonneuse-lieuse pour les besoins de sa ferme ; un chef-monteur avait accompagné la machine et un peu à titre de réclame, avait eu mission de sa firme de mettre quelqu'un au courant du maniement et de l'entretien de l'outillage avant son retour. Le maire fit donc appel aux mécaniciens ou soit-disant mécaniciens de la région et des salaires convenables sont offerts, la machine est montée, les essais sont faits et tout marche à merveille, mais personne ne se présente.

La Maison Mac-Cormick fixe à quatre jours le départ impératif du monteur, les salaires les plus alléchants sont offerts, toujours personne ; c'est alors que je pensais un après-midi du dimanche à inspecter l'engin et à me faire expliquer par le chef-monteur, qui partait le lendemain matin, les rouages les plus importants.

Mon père m'autorise, mais avec combien de recommandations, à conduire la machine, et me voilà parti.

Huit à dix jours après, les champs du maire sont nettoyés ; la semaine suivante, les champs paternels subissent le même sort ; mais toujours personne pour m'aider, excepté dans les déplacements où il fallait démonter la machine et quand les pièces étaient trop lourdes pour mes seize ans et demi ; j'étais fatigué, mais mon orgueil d'adolescent me collait à ma machine. Pour le comble, voilà que la moitié de la commune sollicitait les services de la lieuse, le maire, bon garçon, accédait à toutes les demandes, à ce régime je tombais bien entendu malade et, par-dessus le marché, je m'étais attiré un joli mécontentement de tous ceux dont il ne m'avait pas été possible de visiter les champs ; tout ceci se faisait gratis pro-deo. Voilà le résultat de ma première bataille avec la mécanique.

Plus tard, après mon départ de France, cette belle machine sera vendue, parce que, les labours chez nous étant pour ainsi dire tous faits en sillons et n'étant donc pas dans les conditions normales pour l'emploi avec facilité de ces outils, on ne trouvera personne pour mener la lieuse et on s'en débarrassera.

Le travail marchait toujours bon train et je me perfectionnais tous les jours dans quelques nouvelles besognes ; durant l'hiver de 1903 avec l'aide du garçon de ferme, je réussis un bon drainage dans la terre où durant trois mois par an un attelage ne pouvait circuler sans s'enliser, je sortis une belle récolte de ce terrain cette même année. Ces drains existent encore actuellement et fonctionnent comme au premier jour.

Élevé sur le littoral parmi les marins de toutes les catégories, il est évident que je ne pouvais grandir dans ce milieu sans être amariné un peu. Le port d'Audierne avec ses centaines de bateaux était à quatre kilomètres ; plus près encore se trouvait Porz Tarz, avec une quinzaine d'embarcations. Neuf sur dix de mes camarades d'enfance étaient fils de marins et mon plaisir favori était les parties en mer

en leur compagnie ; donc à vingt ans les choses de la mer m'étaient assez familières.

Mes parents n'étaient cependant pas bien satisfaits de mes petits goûts pour la mer et ce n'est qu'après s'être rendu compte que je pouvais gagner un an de présence sous les drapeaux, en faisant mon service dans la Marine, par ma possibilité d'obtenir dans ce corps une dispense comme fils aîné d'une famille de neuf enfants vivants, qu'ils se décidèrent de me faire enrôler.

Avant mes vingt ans révolus j'étais donc, comme la loi l'exigeait, inscrit définitif.

Le premier octobre 1904 je rentrais au Deuxième Dépôt des Équipages de la Flotte à Brest ; tous les dispensés d'une même classe rentrant le même jour, nous étions quelques milliers au Dépôt.

Après un petit concours, je suis admis comme je l'avais demandé, à suivre le cours des Guetteurs Sémaphoriques.

C'est à partir de ce moment où toute ma vie se transformera ; fils de cultivateurs n'ayant eu qu'une toute petite instruction je n'avais jamais aspiré à autre chose qu'à prendre la succession de mon père quand le moment arrivera ; mais ici en contact avec des futurs Capitaines au Long Cours, que la plus grande partie de mes camarades devaient être, mes idées se transformeront petit à petit et un horizon nouveau s'ouvrira devant moi.

Depuis ma sortie de l'école de Primelin à douze ans et demi il ne m'avait pas été possible de me rendre compte de ma propre mesure quant à mes facultés pour les études. Dans ce petit cours de Parcau-Duc je me rendis bientôt compte que je pouvais compter sur moi-même et la volonté ne me manquait pas ; le temps passé pouvait être rattrapé.

Ces six mois de cours ont été les plus beaux moments de ma vie, avec ma grande facilité d'absorption de tous les devoirs qu'on me présentait, je passais la moitié de mon temps à jouer comme un gosse de quatorze ans ; notre programme était cependant assez chargé puisque notre spécialité équivalait aux deux spécialités de télégraphiste et timonerie, mais tout passait sans difficulté aucune.

À LA MER

Aux examens de sortie, 27 et 28 mars 1905, je me classe premier, suivi de près par Lévêque Alexandre, qui commandait il n'y a que quelques années encore, l'un des plus beaux navires des Chargeurs Réunis, et au troisième rang un nommé David, fils d'un gros Armateur Maloin. Sur ma demande, je suis désigné pour le Sémaphore de la Pointe du Raz de Sein à douze kilomètres de chez moi.

En fin juillet suivant, on me favorisera encore par mon transfert au Sémaphore de la Pointe de Lervily, à deux kilomètres de la ferme de mon père où je rentrerai le soir ; à ce poste je remplace le Second qui est tombé malade.

Je suis congédié le 30 septembre 1905 et je me décide de tenter ma chance pour être Capitaine au Long Cours ; grande difficulté avec mes parents qui ne veulent rien entendre ; avec beaucoup de patience

j'arrive à une modification de leur sentiment, mais j'ai perdu un an en palabres.

Les fonds manquent pour suivre immédiatement un cours d'hydrographie et il me manque également trente mois de navigation dont, au moins, douze mois au long cours.

Je fais l'achat de tous les livres qui me seront nécessaires pour plus tard. Le premier novembre 1906, je m'embarque à bord du *Général Faidherbe*, un trois-mâts carré, à Brest. Dès mon embarquement à bord du navire, qui était en rade, je me rendis de suite compte que tout n'y allait pas pour le mieux, enfin le courage ne manquait pas ni la bonne volonté non plus.

Mais s'il y a souvent bien loin de la coupe aux lèvres, comme on dit, jamais cependant je n'aurais soupçonné ce qu'il pouvait y avoir d'amertume et de tribulations dans des choses qui paraissent pour beaucoup assez normales parce que n'ayant jamais pris le soin ni la volonté de les vérifier.

Je connaissais pourtant très bien ce qu'était un travail opiniâtre, même effectué dans les plus mauvaises conditions ; je savais également ce qui s'approchait bien près de la misère au point de vue alimentation ; je savais aussi ce que coûtait de persévérance et d'abnégation même le contact de personnes de caractère difficile, tout cela je l'avais vécu chez moi. Mais tout ce que mon âme avait pu ressentir d'ingrat et de misérable auparavant ne serait rien en comparaison du calvaire de trois mois et quelques jours que j'allais vivre à bord de ce navire.

Cinq personnes rentrèrent à l'Hôpital à notre arrivée à San-Francisco, mais si tous les malades avaient dû être hospitalisés c'est vingt sur vingt-six qui y seraient rentrés.

Un rapport détaillé du voyage signé des officiers et de tout l'équipage est remis au Consul et un double de ce document est expédié en France au Ministère de la Marine.

Le Consul de San Francisco se trouve absent, il est à New York ; le Chancelier est seul au Consulat mais ne veut pas prendre la responsabilité de la décision qu'il y avait urgence à prendre. Le Capitaine cherche à gagner du temps, mais les 3 600 tonnes de ciment dont est composé le chargement se déchargent prestement, bientôt tout sera prêt à nouveau pour repartir. Personne ne veut effectuer le voyage du retour avec le même Capitaine et comme il y a sur la rade un navire appartenant à la même Compagnie que le nôtre, une mutation est demandée ; le Capitaine refuse, tout le monde débarque. Nous sommes le vingt-sept mars 1907.

Voilà le résultat de la tyrannie, de la cupidité, et de bien d'autres errements encore, qu'un fou raisonné âgé de vingt-sept ans à peine, avait provoqué.

Tout le monde qui ne demandait qu'à travailler dans la paix et dans l'ordre est poussé à bout et pour se soustraire à une répétition d'un réel martyr qu'il vient de subir durant quatre mois et dix-sept jours déjà, se jette de lui-même dans l'immense inconnu d'un pays étranger dont aucun ne connaissait même la langue. Pauvre devoir, il y a sûrement beaucoup trop de personnes qui le comprennent et le discutent

à leur façon, et les trois-quarts de nos malheurs et de nos misères proviennent de là.

Ce que je ne me suis jamais expliqué, et je me suis posé mille fois la question depuis, pourquoi le Chancelier du Consulat n'avait pas usé de son autorité et imposé son veto dans ces difficultés où tout le monde se débattait ; un autre fait tout aussi incompréhensible pour moi, a été la dextérité avec laquelle la Maison Reyneaud, aux soins de laquelle tout le monde avait été confié, avait disloqué notre troupe.

En compagnie de onze autres camarades parmi lesquels se trouvait le nommé Saives, ancien Pilotin, de 18 ans environ, et dont le père était Sous-Préfet à Mantes, nous sommes dirigés, le surlendemain de notre débarquement du *Général Faidherbe*, sur Eureka, petit port à environ 120 milles au Nord de San-Francisco où nous devons monter le trois-mâts barque Italien *Speme* qui chargeait du bois à destination de Sydney.

La traversée de Eureka à Sydney qui ne demande habituellement qu'une trentaine de jours nous en prit quatre-vingt-onze, mais comme tout le monde était bien traité à bord, le contentement était général.

J'avais pris les fonctions de charpentier, travail qui me laissait beaucoup plus de loisirs pour mes études dont je poursuivais toujours le cours. J'avais pris comme professeur de matelotage et de manœuvre, le vieux Maître d'Équipage du nom de Morvan, natif de Saint-Brieuc, homme assez rigide et à poigne. Il trouva en moi un élève bien docile et qui ne demandait qu'à faire les bouchées doubles. À notre arrivée à Sydney le 13 juillet 1907, la science de la navigation ainsi que la légion des noms et des termes qui y sont usités, étaient bien ancrées dans ma cervelle.

Quelques places trouvées vacantes à bord d'un voilier Français qui prenait du blé à destination de Dunkerque permirent à plusieurs compagnons de rentrer en France ; quelques autres continueront le voyage et rentreront en Europe sur le bateau italien.

Je me suis décidé avec Saives à apprendre la langue anglaise et nous ferons un voyage en Nouvelle-Zélande qui durera jusqu'au 23 décembre 1907.

Les quelques petites difficultés du début à cause de la langue, sont vite oubliées, et nos progrès sont assez rapides. Travaux manuels de six heures et demie du matin à cinq heures et demie du soir ; études de sept heures du soir à onze heures. Ces études du soir n'ont pas rendu service qu'à nous seuls, un brave Chef Mécanicien de remorqueur leur doit sûrement la vie et voici comment.

Un soir, le long du quai à Wellington, un remorqueur est amarré au long de notre bord ; les deux équipages sont à terre, Saives et moi restés seuls avec nos livres. Vers dix heures j'entends un bruit de pas, quelqu'un traversant notre pont se dirigeait vers le remorqueur ; deux ou trois minutes après j'entends comme un bruit sourd de quelque chose de lourd qui tombe à la mer, puis plus rien ; quelques minutes passent et je perçois encore comme un bruit de reniflement, puis tout rentre dans le silence à nouveau ; je n'étais pas tranquille, l'idée du bonhomme qui venait de traverser notre pont me

vint à la tête, et je cours dehors ; pour me rassurer je jette un coup d'œil le long du bord, l'obscurité était assez profonde, j'aperçois quand même quelque chose qui se débat au long du bord ; crier à Saives, prendre un bout de manœuvre et l'arrêter par dessus bord ne me demande pas longtemps ; je trouve mon bonhomme avec la tête en bas il s'était cramponné sous l'eau au bout d'une défense ; son volume était considérable et malgré tous les efforts que je fis je ne réussissais pas à le décrocher ; le remorqueur me gênait aussi beaucoup.

Rien d'autres à faire qu'à couper l'attache de la défense, celle-ci culbuta et je pus dégager mon Anglais qui ne faisait plus du reste aucun mouvement ; deux policemen et beaucoup d'autres personnes attirés par les cris de Saives qui était resté sur le pont vinrent nous aider dans notre sauvetage ; le noyé fut ranimé en moins de cinq minutes.

Le lendemain il vint m'embrasser effusivement, me présenta à sa femme et à ses trois enfants et tout se termina là.

Notre voyage se terminera sans encombre avec un certificat élogieux à mon débarquement à Sydney, au retour.

Ce certificat me permettra de me faire embarquer sur un navire faisant la côte d'Australie, mais je ne réussis pas à me faire suivre par Saives dont les recommandations n'avaient été que très ordinaires. Ceci le dégoûta un peu et il rentrera vers l'Europe sur un voilier Anglais.

Me voilà donc bien à Sydney ; mes appointements montent bientôt à 7-/- et avec les heures supplémentaires j'arrivais à 10-/-, ce qui était inespéré pour moi.

Une malencontreuse grève, où je dūs emboîter le pas aux autres marins, vint troubler l'ascension de mon compte dépôt à la Saving Bank of New South Wales ; je ne sus jamais le pourquoi de cette démonstration ; l'Union des Marins distribuait des subsides de 6-/- par mois et tout le monde se promenait ; j'allais de surprise en surprise, quel pays !

Un beau matin, chacun reprend son travail toujours au même point où il l'avait laissé ; nos vacances avaient duré trois mois et demi.

L'année 1908 se passera, à part la grève, au travail. La langue anglaise m'est devenue d'un usage régulier ; rentré dans une autre Compagnie, que je ne quitterais plus que pour venir aux Nouvelles-Hébrides, j'obtins de meilleurs salaires qui se monteront jusqu'à 16/10/- vers le milieu de 1909.

Mon travail est très pénible au commencement, mais il diminuera de poids au fur et à mesure de ma montée dans les échelons de la responsabilité. Partout où j'ai passé j'ai donné mon maximum ; mes services ont été très appréciés à leur valeur, j'étais très satisfait ; mon compte en Banque montait rapidement ; malgré les quelques écornements que j'y faisais de temps en temps en faveur de ma famille en Bretagne.

En sortant un jour de la porte d'un warf de ma Compagnie, je rencontrais un jeune homme habillé comme les warf labourers de Sydney, mais qui portait comme couvre-chef une casquette à visière

genre brestoise avec ancre en or ; cet accoutrement me frappa et je m'arrêtai. Moi-même je portais un grand bérêt basque de la forme portée par les marins pêcheurs de chez moi ; ce qui frappa tout aussi fortement mon passant. On s'accosta, la glace est rompue, on se raconta chacun son histoire, les deux sont presque identiques, il avait quitté son bateau je ne savais déjà plus où ; sa vie, très solide instruction, il avait déjà son diplôme d'Élève de Marine Marchande et sortait de notre première école d'hydrographie de Paris. Par une coïncidence bizarre, nous faisons la même côte, nous avons les mêmes fonctions à bord de nos navires et nos deux bateaux se faisaient une concurrence acharnée sur les Maclay et Macquarie Rivers.

Une solide affection s'était établie entre nous deux.

Cet homme viendra en Nouvelle-Calédonie où il fondera une famille ; malheureusement la mort est venue le prendre bien trop tôt, il y a quelques années ; il était professeur de mathématiques au Collège Lapérouse à Nouméa et sûrement l'homme le plus fort dans cette partie que la Nouvelle-Calédonie ait trouvé jusqu'à présent. C'était Alquier ; son souvenir restera bien dans la tête de ses anciens élèves, et dans la mienne également.

Depuis la grève de 1908, j'avais conservé ma chambre dans un hôtel tenu par une famille d'origine alsacienne et où tous les Français de passage à Sydney et de fortune petite moyenne, descendaient, je passais là tous mes dimanches.

C'est là dans cet Hôtel que les Nouvelles-Hébrides feront ma conquête, et celle-ci commencera au passage d'un ancien Directeur en Chef de Cultures de la S.F.N.H. qui rentrait en France et qui s'appelait Monsieur Élin de Chatillon.

D'une conversation très agréable ce monsieur me trace une description des Nouvelles-Hébrides et où tout pousse comme par enchantement à l'entendre. Je fouille la bibliothèque de Sydney pendant plusieurs jours, je ne trouve rien de bien intéressant ; aucune étude de fond sur ce pays. Ma petite diversion passe, mais dans quelques mois arrivera le Capitaine Piet et qui restera plusieurs mois pour surveiller des réparations que les ateliers de Mort's Docks effectuaient au vapeur « France ».

Le Capitaine Piet venait de quitter les Nouvelles-Hébrides où il avait commandé le ketch *Émile Mercet* appartenant à la S.F.N.H., et son seul désir serait de pouvoir y retourner au plus vite, mais à son compte.

Les frères Long, spécialistes dans la soudure à l'autogène, dont l'un deviendra mon associé dans l'affaire Long, Piet et Cariou, étaient déjà là depuis plusieurs mois ; Parlongue ingénieur des mines, qui est venu vers 1911 en Nouvelle-Calédonie où il commencera les premiers travaux de captation à Yaté pour la Société le Chrome et fondera la Société Forestière, était là également depuis assez longtemps. C'est ce petit milieu où les événements les plus amusants et les plus piquants se succédaient sans cesse, qui fut, avec un peu le théâtre et le cinéma, le fond des dérivatifs de mon temps en Australie. J'en ai toujours gardé le meilleur souvenir.

Donc le Capitaine Piet continue sur mon imagina-

tion le travail que Monsieur de Chatillon avait commencé quelques temps auparavant ; Long sera bientôt également tout préoccupé par cette idée des Nouvelles-Hébrides.

Le navire *J. B. Charcot*, dundée boulonnois de 95 tonneaux que les frères Rallier du Batic avaient armé pour leur expédition de deux ans aux Îles Kerguelen, avait été mis en vente à Melbourne, sa campagne terminée ; cet événement va précipiter un peu nos décisions.

Une association au capital de 25 000 francs est fondée sous le nom de LONG, PIET & CARIOU ; l'achat du *J. B. Charcot* est décidé, Piet ira le chercher et le ramènera à Sydney où il subira les réparations ou les transformations que son état nécessitera ; Long et moi continuons à travailler.

Piet arrive avec le navire à Sydney vers le milieu de février 1910 ; les réparations sont immédiatement commencées et demanderont un mois et demi.

Les Australiens avaient été un peu éberlués par ce petit bâtiment qui venait presque de faire le tour du monde sans avatar et qu'on disait avoir croisé à quelques dizaines de milles du Paquebot Australien *Waratah* dans le coup de vent qui engloutit ce dernier avec une centaine de personnes.

L'achat, les réparations et les transformations du navire avaient presque épuisé notre capital social avant notre départ de Sydney ; comme outillage et matériel nous n'avons presque rien. Trois grandes caisses d'emballages pour automobile achetées 1/15- pièce ; 100 tôles de 6 pieds de seconde main qui avait coûté 1/11 pièce et une caisse à eau de seconde main qu'on avait payée 1/10/-, fut notre matériel maison ; comme outillage, deux caisses de haches et deux ou trois douzaines de couteaux de brousse avec les outils de charpentier, presque au complet que nous avions trouvés sur le *Charcot* à son achat.

Par suite de vents contraires et de calme, nous mettons quinze jours pour faire la traversée de Sydney à Nouméa où nous trouvons, comme il est d'habitude, en pareille occasion, la moitié de la ville sur le quai.

Après une semaine à Nouméa, qui nous a été nécessaire pour effectuer les formalités de francisation, rôle, etc., nous débarrasser des vingt tonnes environ de sel venu de France avec le navire et qui était en partie abimé par de l'huile de phoque, nous commençâmes le chargement du navire ; toute la grosse charpente du Tribunal Mixte nous fut confiée et notre chargement au complet nous primes la direction des Hébrides. Port-Vila fut touché dans la première huitaine de mai.

AUX NOUVELLES—HÉBRIDES.

À Port-Vila les opérations de déchargement et les formalités administratives nous demandèrent douze jours environ ; le pays nous paraît en plein mouvement, les affaires marchent ; les figures que nous rencontrons paraissent bien jaunes et maigries, les conversations sont gaies pourtant et tout le monde semble heureux. Attendons.

Nous attrapons Port-Sandwich le 24 mai 1911, port magnifique et de toute sécurité et où les arbres

poussent jusque dans la mer ; nous sommes tous et immédiatement conquis par la beauté du site qui nous environne ; même avant notre coup d'œil de ce jour c'est ici que nous avons décidé de donner la mesure de nos efforts. Le choix avait été très heureux ; Piet est déjà venu ici plusieurs fois et connaît, mais Long et moi, nous sommes emballés. Et qui sait ; à notre passage à Port-Vila, nous avons remarqué là-bas cette anomalie de deux pavillons qui flottaient et qui avaient l'air tout aussi fiers l'un que l'autre ; ils avaient un petit air de se toiser, pas en méchants pour sûr, tout, c'est toujours le plus fort qui a le dessus. Notre poids ici aura aussi sa valeur et de notre courage sortira bien quelque chose pour notre pays.

En benjamin du triumvirat je sollicite la faveur de faire les premiers travaux de création de la propriété, on me l'a refusé. Des travaux urgents à effectuer à bord de *Charcot* me réclament et je ne pourrai descendre à Port Sandwich que le 19 décembre.

Ce sera Long qui aura l'honneur de faire notre maison en caisses d'emballages et il s'en tirera très bien.

L'emballage des premiers jours a fait place à un sentiment plus raisonné ; je ne suis pas tranquille du tout au sujet de Long. Lui qui avait été habitué toute sa vie à ses aises et confort, qui avait toujours vécu dans les grandes agglomérations, avait besoin d'une complète transformation de lui-même au physique comme au moral ; resterons-nous assez de temps ici avec le navire pour finir de le galvaniser dans la nouvelle voie qu'il doit s'ouvrir lui-même ? oui et je crois qu'il a très bien compris la nécessité absolue d'estomper son passé, un seul regard en arrière lui ferait beaucoup de mal, mais ce regard, il ne le fera pas.

Nous avons pris des rapatriables à Nouméa et à Port-Vila pour diverses Îles du Nord, nous distribuâmes ce monde chacun chez lui et nous sommes de retour à Port-Sandwich en moins de quinze jours. Je poursuis l'aménagement du *Charcot* en couchettes pour les recrues, plancher à la cale etc.

Piet se décide à faire une tournée de recrutement sur Tanna, recrutement expressément réservé pour la Maison de Béchade. Cette tournée a été très heureuse, quarante-deux personnes sont dirigées sur Nouméa par le *J. B. Charcot*, qui prend un chargement complet de marchandises diverses pour son retour.

Nous aurons à Tanna nos premières difficultés avec les Missionnaires Presbytériens, difficultés qui se termineront toutes à notre avantage, mais, quelle obstruction n'ont-ils pas fait à notre recrutement !

Nous étions à Port-Résolutions depuis à peine deux heures, une embarcation du bord nous amène une femme de 35 ans environ qui se disait veuve et employée chez le Pasteur Mac-Millan à White Sand ; par suite de mauvais traitements dont elle portait même les marques, que les *teachers* lui faisaient subir pour la forcer à prendre comme époux un *man bush* qu'ils voulaient attirer à la *school* à son intention mais dont elle ne voulait pas, elle nous demandait de la prendre comme recrue pour Nouméa. Quel début ! Les règlements défendant tout recrutement de fem-

mes sans l'autorisation de leur mari ou du chef de la tribu ; nous allions donc la faire retourner à terre, mais voilà que nous recevons sur l'entrefaite une lettre intempestive du Pasteur et où même des sous-entendus presque outrageants sont formulés, nous changeâmes donc d'avis, et nous répondîmes au Pasteur que nous prenions cette femme comme passagère à notre bord à destination de Port-Vila où elle voulait se rendre pour exposer ses griefs contre ses *teachers*, et aux deux Résidents même ; et cela fut fait.

Après avoir entendu cette femme et pris note de ses doléances, les deux Résidences se mettent d'accord pour la faire suivre sur Nouméa avec nos autres recrues.

Le Pasteur a demandé des explications aux deux Résidences, qui lui ont répondu immédiatement ; il est revenu à la charge et comme un toutou qui aboie à la lune, il n'a cessé de réclamer cette femme jusqu'à la fin de son contrat.

Avant la fin de cette année 1911, l'hémélie aura bien entamé toutes les cafèeries des Nouvelles-Hébrides et comme un souffle paralysant arrêtera toute la vie naissante du pays ; comme une traînée de poudre la nouvelle s'étendra sur toute l'étendue de l'Archipel, les boys dans leurs villages seront aussi consternés que les Colons sur leurs propriétés, et ne s'embarqueront plus. Nous ferons des prodiges avec le *Charcot* dans les Îles et nous ne rentrerons qu'avec sept recrues dans notre campagne de trois mois.

À ce résultat déprimant s'ajoute la santé de Long que nous trouvons très compromise à notre retour ; la fièvre ne le quitte plus, ni jour ni nuit, depuis plus d'une semaine, et quelle fièvre, mon Dieu ! Port-Vila est à 96 milles et dans le Sud-Est par dessus le marché ; on souque à louvoyer, le *Charcot* fait son possible, mais ce vent qui mollit par moments nous met les nerfs dans un état impossible.

Enfin le Docteur ! Long a un accès pernicieux. Des Sœurs, du soin, Long s'en tire.

Je commence mon stage à terre à la fin décembre, le *Charcot* a dû descendre Long jusqu'à Nouméa pour finir de le remettre sur pieds ; Piet profite de son séjour pour faire quelques transformations jugées très nécessaires pour le travail des Îles, il fait changer le grand mât dont des infiltrations ont détérioré le milieu. Ils ne seront de retour que vers la mi-avril.

Donc me voilà à Port-Sandwich avec mon cuisinier Lechanu un vieux bonhomme de 61 ans, tanné, sec, très précieux ; un puits de petites connaissances dans les travaux de maison, ménage, jardin, etc., etc., une perle dans la brousse ; ah ! comme caractère, ça c'est autre chose ; j'en ferai ce que je voudrai cependant je le désarme à ma guise (il restera sur la plantation jusqu'à sa mort en 1921).

Mais nous n'avons pas de moustiquaire, quelle amnésie générale avait pu produire cet oubli ? le Paquebot *Pacifique* sera là dans quelques jours, je commanderai trois ou quatre, mais comme ce navire saute tous les ans le voyage de février, nos moustiquaires ne seront là qu'en mars ; d'ici là on se défendra comme on pourra.

J'ai 6 hommes au travail de débroussage et moi-même qui ferai bien deux pendant les premiers

jours ; je dégage un couloir de trois-cents mètres environ jusqu'à la mer pour donner un peu d'air à notre maison qui est accolée à flanc de côteau ; des moustiques, ce qu'il y en a ! Le temps devient humide, chaud ; le premier janvier passe. Je me sens plus lourd ; un appétit féroce qui dure huit jours nous vient à tous les deux ; tout notre système qui se défend, sans doute, et puis... la fièvre et tous les deux en même temps.

Les cordes nerveuses de notre énergie sont bien en place et soigneusement rangées, nous nous cramponnerons ; un *man Santo* nous chauffera de l'eau pour faire du thé, c'est tout ce que nous pouvons garder pour le moment ; nous prenons du sulfate de quinine en poudre, le vieux comme je suis arrivé à l'appeler, mélange le sien avec de l'eau dans un verre et avale ; moi, j'ai bien essayé aussi le même système, mais rien à faire, l'estomac refoule ; je fais donc un monticule sur une feuille de papier à cigarette, je roule, et allons-y ! parfois il arrive que la feuille se crève en avalant, mais on apprend bien vite à se débrouiller.

Durant quelques journées nous réussissons à nous sustenter un peu, et puis les accès recommencent.

Nous avons confectionné deux moustiquaires avec du calicot de traite, mais la chaleur est bien suffoquante dans nos caisses à grands ramages.

Ça va cependant, entre deux accès où nous ne sentons pas le poids des quatre couvertures qui nous écrasent ou le poisseux des étoffes qui nous entourent toutes trempées de sueur, nous nous surprenons à rire l'un de l'autre ; un jour c'est le vieux qui ne peut plus rentrer ses pieds dans ses savates par l'œdème qui les boursoufle ; et il en est tout étonné ; l'autre, c'est moi-même dont les cheveux tombent à pleines poignées.

Mars, le *Pacifique* arrive, vite le courrier ; Long est à l'hôpital de Nouméa en pleine convalescence ; Piet, travaille, de France, tout le monde à la maison se porte bien, donc... ne nous arrêtons pas, pas de rêveries, je suis faible, pas de gaspillage de facultés, toutes les réserves doivent donner.

Sailo ! Sailo ! pas de doute mes Canaques l'ont bien reconnu à sa masse noire peinturlurée à la mode de Saint Malo et une voile de laquelle le tannin n'a pas totalement disparu. — « C'est bien eux ! que me dit le vieux dans un sourire heureux et chatoyant. Ça y est, le coup de fouet a donné, le corps prend une démarche qui ne lui est pas arrivée depuis deux mois et demi et toute la physionomie a suivi.

Tout le monde est heureux de se revoir, ma corpulence fait un peu d'effet sur mes collègues, je pèse 58 kilos, mais la bonne saison arrive.

Encore des rapatriements dans le Nord. Retour sur Port-Sandwich ; embarquement de 50 tonnes de charbon du dock de réserve de la S.F.N.H. à Port-Sandwich à destination de la S.F.N.H. à Port-Vila ; de là, cap sur Tanna à nouveau.

Voilà exactement vingt années d'écoulées depuis le jour où je vécus le principal des faits que je vais tâcher de relater ici : 2 mai 1911. Et j'ai fait tout mon possible pour l'oublier, je n'y ai pas réussi ; plus je m'arrête à y penser, plus les scènes se précisent devant moi et je crois les vivre encore ; je serai donc très bref.

Pour refaire un peu ma santé, passablement compromise par trois mois de fièvre, je prends place à nouveau sur le *Charcot*, l'air de la mer me fera du bien.

Nous passons à Port-Vila, débarquons le charbon, prenons vivres, traite et eau et le cap sur Tanna. 29/4/11.

Le surlendemain, très forte houle, temps lourd, mouillons à Black-Beach (Tanna), vers quatre heures du soir ; six heures, grosses rafales du Nord-Est, le baromètre commence à descendre ; une chaîne casse à sept heures, appareillage ; tribord amure, souquons de toile pour prendre de la distance, en cas de saute de vent et pour ensuite prendre à babord amure à cause de la grande longueur des deux îles Tanna et Erromango qui seront dans l'Est ; dix heures, trinquette enlevée d'un bloc ; minuit, la saute se produit mais en même temps enlève les trois quarts de la grand-voile.

Désespéré, le *Charcot* fait des bonds épouvantables et le lest s'est déplacé sur bâbord ; nécessité absolue d'établir quelque toile ; équipage épouvanté, impossibilité de les faire bouger ; j'amasse le restant d'énergie et de force qui me restent et avec deux hommes plus courageux que les autres, j'établis une voile cap, mais il m'a fallu deux heures pour faire ce travail ; je suis épuisé ; Piet est à la barre et tient bon ; il y est depuis notre appareillage à sept heures du soir ; il y a donc sept heures qu'il est là ; le *Charcot* s'est assagi, la voile de cap l'appuie ; Piet prend un peu de repos ; nous faisons nos calculs avec un peu de chance nous pourrions parer la pointe Sud-Est de Tanna, sinon, à la grâce de Dieu ; le dénouement a lieu à quatre heures du matin et sur l'extrême pointe sud de Tanna.

Le *Charcot* n'a pas résisté cinq minutes ; une scène inénarrable, quatorze hommes de broyés, dont le pauvre Capitaine Piet et Pierre Gaspard, fils du Capitaine Gaspard un vieil hébridais.

Moi disloqué, tous les vêtements arrachés, je suis ramassé évanoui par les trois matelots canaques qui se sont sauvés. Ma pauvre carcasse avait payé aussi un fort tribut aux rochers et je ne pouvais plus marcher, la plante de mes deux pieds était en lambeaux. Je suis resté là cinq jours entiers sans nourriture, sans abri et sans soins, un morceau de toile pour tout vêtement, j'ai des hachures sur toutes les parties du corps et mes deux jambes sont dans un état épouvantable.

Le Capitaine et Madame Worthington, coprah-maker à Lenakel, m'ont fait prendre là-bas par une équipe de boys et deux chevaux, la distance était de quatorze milles environ.

Ces deux personnes m'ont soigné comme leur propre fils et ils m'ont veillé pendant plusieurs nuits consécutives quand j'étais au plus mal ; je puis sûrement dire qu'elles m'ont arraché à la mort. Un mois et demi de bons soins chez eux et ma convalescence a commencé, mais il me faudra plus d'un an pour réparer mon système nerveux, ébranlé.

Monsieur Worthington me donnera des effets pour mon voyage de retour sur Port-Vila, et, la Maison G. de Béchade me refusera le crédit d'un complet d'une valeur de vingt-huit francs, pour me

permettre de retourner à son propriétaire celui que j'avais sur le dos ; quelle misère !

Le *Charcot* n'était pas assuré et il y avait plusieurs factures dont le montant total dépassait trois mille francs qui n'avaient pas été réglées, notre ruine était donc complète ; la valeur du matériel qui nous restait à Port-Sandwich ne valait même pas la moitié du découvert laissé. Tout cela sera entièrement réglé par la suite par Long et Cariou et dans peu de temps.

L'Hémélia terminera son œuvre dévastatrice en 1911 dans toutes les cafèteries des Nouvelles-Hébrides et la mouche du cocotier fera son apparition la même année.

La colonisation souffrira peut-être plus par les pertes occasionnées par les mouches que par la perte de toutes les fêtes des Îles ; on verra en 1912 le vapeur *France* faire une tournée générale dans l'Archipel et rentrer à Port-Vila avec vingt-sept tonnes de coprah pour tout chargement.

Je planterai mes premiers cacaoyers en septembre 1911 ; à la fin décembre suivante une douzaine d'hectares seront en tout plantés, mais une inondation très violente survenue en juin 1912 m'enlèvera sept hectares de ces cacaoyers, juste quelques pieds échapperont à la catastrophe.

Cependant, du maïs est également planté mais les crabes de terre qui sont innombrables cisailent presque le tout avant sa maturité, et juste quelques sacs seront récoltés.

À la maison, les fronts sont soucieux, il y a déjà bien des mois que nous ne buvons que de l'eau, les dernières boîtes de conserves ont été soigneusement rangées dans un coin pour les en cas ; tout le monde est au régime canaque, ignames, taros, riz, etc., cochons sauvages et poissons. La fièvre nous revient constamment à la charge et l'anémie nous mine toujours.

Notre jardin potager fait l'admiration de tous les gens de passage et il faudrait sûrement aller très loin pour trouver le pareil ; au poulailler, le vieux a fait son paradis, tout un état civil de nénette, de titine, de coco et de gougusse est élaboré, dans notre porcherie les sujets sont beaux, une paire de *Yorlshires* de pure race achetée à Monsieur Anderson de la Baie du Sud-Ouest, du temps du *Charcot* a fait de beaux et nombreux descendants ; donc, la lutte pour l'existence est menée on ne peut mieux, mais la santé est très petite pour tout le monde et la caisse est toujours vide.

Mes parents me feront des appels très serrés à chaque courrier pendant des mois et des mois, pour rentrer à la maison, mais je n'aurai pas le courage de leur avouer n'avoir pas le premier sou pour payer mon passage.

Quelque peu avant la Noël, les cinq Canaques que nous avions, avec mille peines, réussirent à faire une vingtaine de sacs de coprah dans les quelques petits bouquets de cocotiers indigènes, abandonnés et très disséminés dans la brousse derrière notre plantation ; ce coprah sera vendu au premier navire appelé *Saint Michel*, une goëlette mixte que la Maison Ballande enverra dans les Nouvelles-Hébrides.

Six cents francs de traite, environ, fut le résultat de

l'échange, et Monsieur Mériaux Père, notre voisin, nous prêtera son petit bateau à moteur sur lequel nous mettrons aussi quelques cochons de notre porcherie et nous partirons essayer de vendre le tout.

Sur Aoba à peine arrivé, un nouveau coup de vent nous assaillera et pour avoir la vie sauve, il ne nous restera que la ressource de pouvoir rentrer notre petit bateau dans l'embouchure de la petite rivière de Lolo-Carro, plutôt un torrent par les grandes pluies qui étaient tombées, et où la petite embarcation qu'on nous a prêtée avec le bateau fut en miettes malgré tous nos efforts pour la sauver. Que de difficultés durent-être encore vaincues pour sortir de ce refuge d'occasion ; nous dûmes rentrer avec la moitié de notre traite d'abimée et nos cochons avaient beaucoup souffert, nous n'avions absolument rien vendu.

Bilan : remboursement de la valeur du dingy à Monsieur Mériaux, 300 francs ; fatigue et découragement général ; si un navire avait été sur rade à notre retour de ce voyage, je crois que même pieds nus et sans argent nous serions montés et nous aurions filé avec joie. La fatalité nous harcelait tout de même avec trop d'acharnement !

Le *Tathra*, le navire sur lequel Alquier, dont j'ai parlé déjà, avait fait son stage à Sydney, et que la Maison Kerr Brothers des Nouvelles-Hébrides avait acheté pour faire le commerce dans les Îles, sombrera sur la côte d'Ambrym dans la nuit du 31 décembre au premier janvier 1912 dans un très violent cyclone (le troisième durant l'année 1911) ; plusieurs Hébridais trouvèrent la mort sur ce navire.

Quelque peu de coprah est cependant à nouveau ramassé, et 300 francs en espèces ; (£ 12/-/-), sont réunis ; cette fois avec une audace qu'on ne saurait rencontrer que chez un désespéré ou peut-être chez un fou, je prendrai une petite embarcation de recrutement de cinq mètres de long ; trois Canaques, que je prendrai dans les cinq que nous avions ; mon baluchon de marchandise et mes trois cents francs et je foncerai dans le canal cap sur Ambrym. Quinze milles à l'aviron, et je suis à Craig's Cove ; le vent nous ayant pris vers le milieu de la route, la dernière moitié de la course a été une vraie lutte.

Me voilà donc à Craig's Cove au plein milieu du grand fief des Anglais dans les Nouvelles-Hébrides, l'île de Tanna à part ; mon Dieu que suis-je venu faire dans cette forteresse dans le Sud ! à 400 mètres se trouve un Coprahmaker Anglais qui a des stores dans tous coins abordables sur 14 milles de la côte Sud de l'île ; dans le Nord, au tournant de la Pointe Deep, à quatre milles à peine se trouve le fameux grand Hôpital de Deep Pointe, subventionné et entretenu par la Mission Presbytérienne d'Australie et dirigé par le Docteur-Missionnaire Bowie, un farouche francophobe ; et plus loin, à 200 mètres à peine de l'Hôpital, un autre Coprahmaker, ressortissant Français mais pro-anglais notoire.

J'ai bien à côté le R.P. Bancarel, un saint homme prêchant autant par l'exemple que par la parole et auprès duquel je trouverai un appui de chaque instant quand le moral cherchera à mollir devant la montagne de difficultés que je rencontrerai et qui

comenceront dès mon débarquement. Sa présence là, m'a été très précieuse !

C'était peut-être de la démente que cette résolution de ma part de vouloir faire coin à cet endroit ; la volonté et le courage ne suffisent pas dans toutes les circonstances de la vie, et mes deux bras, six cents francs de fortune et ma cervelle, et combien anémiée était une force bien anodine devant l'appareillage formidable de mes deux concurrents épontillés par la toute puissance de la School Presbytérienne ! La bataille commença aussitôt de leur part ; le prix d'achat du coprah aux indigènes dans les environs de Graig's Cove est poussé presque au taux pratiqué par les autres succursales où ils ont maintenu leur ancien prix. Les marchandises ont été diminuées dans les conditions qui ne puissent non plus me permettre de résister.

Peu de temps après, s'étant rendu compte que, malgré tout, mon petit store marchait et prospérait même, il feront bloquer les routes accédant à mon magasin par les *teachers*. La plus grande pression sera exercée sur les broussards pour les détourner de mon magasin ; ils y viendront toujours mais comme en cachette.

Devant ces attaques si déloyales et qui faisaient un si grand contraste ici aux Nouvelles-Hébrides avec ce qui se passait alors en Europe pour l'Entente Cordiale, ma pensée fut amenée plus d'une fois vers une réflexion de mon grand-père maternel assis un jour devant notre maison et moi debout devant lui feuilletant un livre que j'avais posé sur ses genoux. Je pouvais avoir 8 ans 1/2 à l'époque, et sans doute dans ma lecture j'avais dû attirer son attention sur le mot « anglais », et, m'interrompant soudainement en tendant son « pen bas » vers notre clocher qui se trouvait à cinquante mètres, me désignait un endroit assez remarquable sous la balustrade en granit ajouré où se trouvait une grande corniche dont tout un coin manquait, il me dit : « Saoz, Bro Saoz, sel an dra sa o deus gred ? a daou hloah o deus tehed ganto, tri den avoa lazed a tiven a nezo, unan anozo avoa ous an ti man ». -- « Anglais, pays d'Angleterre, regarde ce qu'ils ont fait : ils ont pris deux de nos cloches, trois hommes furent tués en les défendant, l'un d'eux était de notre maison ».

La guerre est venue depuis et a sans aucun doute changé les sentiments de l'Armorique entière vis-à-vis des Anglais et bien des griefs dus à leurs faits tomberont vite dans l'oubli, ce qui sera un grand bienfait ; mais n'empêche que chez moi, il n'y a que quelques décades encore, les pères de famille se faisaient un devoir de transmettre à leurs descendants toutes les doléances qu'ils avaient reçues eux-mêmes de leurs ancêtres.

Mes Anglais, avec leur Missionnaire en tête, me menaient toujours tambour battant, mais un fait bizarre et où il fallait tout de même un certain cran viendra bientôt me donner un grand prestige auprès des indigènes par une preuve certaine à leurs yeux que les Français, malgré tout ce que leur Missionnaire leur avait raconté sur eux, avaient autant de qualités que les Anglais.

Un Canaque ayant plusieurs assassinats à son actif et qui se faisait passer pour sorcier dans la

région était devenu la terreur de tout le pays ; après plusieurs plaintes aux deux Gouvernements le navire de guerre *Kersaint* et le yacht *Euphrosine* de la Résidence Anglaise avaient eu mission de le prendre ; le *Kersaint* s'était déjà présenté une fois pour l'arrêter, mais le Canaque armé jusqu'aux dents, s'était hissé dans le haut pic séparant Graig's Cove de Deep Point ; on le laissa tranquille : pour ce qui est du Yacht, il ne s'amusa jamais à lui courir après.

La mort d'un enfant qui avait été traversé d'une flèche lui ayant été à nouveau imputée, le *Kersaint* vint de retour à Graig's Cove en juin 1912, je crois ; cette fois le commandant Tiercelin avait décidé d'en finir avec le bandit.

Le Commandant descendit à la Mission Catholique avec son État-Major. C'est là où j'ai eu l'honneur de rencontrer pour la première fois Monsieur Coste, Inspecteur en Chef des Colonies, qui faisait alors fonction de Commissaire de la Marine à trois galons, à bord. Des indigènes, questionnés par le R.P. Bancarel, déclarent l'avoir vu monter dans la montagne avec son fusil ; personne ne veut servir de guide à la Compagnie de débarquement qui devait monter là-haut le prendre : Je me permis de faire quelques remarques au Commandant quant au caractère très résolu du Canaque et de sa position de défense et je m'offris de le prendre tout seul et sans arme si le Commandant voulait amener son navire au-delà de l'horizon. Il fut alors décidé que le *Kersaint* serait de retour dans la baie un peu avant la nuit.

À cinq heures du soir, je remettais le sorcier avec armes et bagages à bord du *Kersaint* ; je fis savoir au Commandant que le retour de cet homme à Graig's Cove serait ma condamnation à mort, et il m'assura qu'il ne reviendrait jamais.

Maintenant que la partie, au point de vue commercial, se tournait en grand à mon avantage, le missionnaire cherchera la calomnie et même incitera les indigènes jusqu'au faux témoignage (le Tribunal l'a assez clairement établi), pour me décourager et me décider à quitter l'Île. À tout ceci je répondrai par l'exposition en pleine lumière de faits plus scandaleux imputés au missionnaire même, faits qui auront leur dénouement devant le Tribunal Mixte et dont la répercussion fut très considérable.

C'était un coup mortel pour l'influence du Docteur-Missionnaire dans tout l'Île d'Ambrym et en même temps une belle sape à l'édifice presbytérien dans tout l'Archipel. Je ne revis le Docteur pour treize à quatorze mois ; mais quelques semaines après son retour eut lieu une grande éruption de l'Île d'Ambrym et où la conduite de Long et de moi-même vis-à-vis des indigènes fut notre coup de grâce à son endroit. Il fera encore un petit essai à la baie Banane (Mallicolo), mais fera rembarquer tout son matériel au bout de deux mois.

À cette condition nous perdrons gros comme matériel : le moteur de notre pétrolette, à force de tourner dans l'eau bouillante presque, finira par en crever au bout du troisième voyage de sauvetage à l'entrée de Port-Sandwich, avec 54 personnes à bord, dont un Père et une Sœur. Tout le contenu de notre magasin de Graig's Cove, que nous avons été obligés

de déménager dans des conditions très défavorables, sera irrémédiablement perdu par la pluie de boue acidulée qui nous inondait durant l'opération.

Quelques détails concernant les opérations de sauvetage effectuées par Long et moi-même ont été développés sur une lettre de Monsieur Bécu, délégué du Condominium à Port-Sandwich à Monsieur le Résident de France aux Nouvelles-Hébrides, datée du 3 décembre 1915 et dont voici copie conforme :

No. 62 Port-Sandwich, le 3 décembre 1915

Le Délégué du Condominium à Mallicolo
à Monsieur le Résident de France des nouvelles-Hébrides
à Port-Vila.

Monsieur le Résident,

En prenant peu à peu contact avec les administrés, un Agent d'Administration Française se forme aux Colonies, par le cours naturel des choses, une collection d'impressions impartiales devant lui servir, dès que l'occasion s'en présente, à se faire un devoir d'indiquer à ses supérieurs un moyen de plus de perfectionner les rapports d'estime mutuelle échangés entre la Résidence de France et ses ressortissants.

C'est par la conscience de ce contact, c'est en vertu de cette préoccupation que j'ai pu me convaincre, au cours d'une enquête personnelle, des droits incontestables qu'avaient MM. Long et Cariou à un témoignage particulier d'estime de la part de l'Administration Française, droits que j'essayerai d'établir et qui n'ont peu être reconnus plus tôt parce que des circonstances spéciales s'y sont opposées.

Lors de l'éruption d'Ambrym, où le personnel du vapeur *La France* et celui de la Délégation à Port-Sandwich, se firent distinguer. Les Délégués étaient à la veille d'une mutation et cette mutation s'est produite de telle sorte que le contact dont j'ai parlé plus haut a été momentanément rompu entre MM. Gayon, le partant, Monsieur Nielly, l'arrivant, et les administrés.

J'ai pu me convaincre qu'à ce moment, si le Gouvernement Français avait pu recueillir tous éléments d'appréciation sur la conduite de ses ressortissants, au cours de l'éruption de 1913, il eût placé en première ligne dans ses distinctions honorifiques MM. Long et Cariou.

Ces colons, pendant deux jours, ont inlassablement secouru les indigènes sinistrés, le personnel européen des Missions Françaises, au moment de l'éruption, le moteur de leur pétrole chauffé au point d'en éclater, au milieu de l'obscurité suffocante produite par le centre, à travers d'énormes troncs d'arbres qu'ils ont abordés, risquant à chaque instant leur vie au point que les Européens secourus, un missionnaire et une religieuse, leur représentaient combien il avait été imprudent de la part des sauveteurs de venir jusqu'aux secourus : MM. Long et Cariou auraient déclaré : « Tant qu'il y aura des vies humaines à sauver, nous marcherons ; si nous y restons, tant pis » ; c'est après que le vapeur *La France* est arrivé.

Les RR. PP. Bancarel et Romeuf pourraient vous attester l'exactitude de mes dires et vous donner des détails. MM. Long et Cariou ont, de plus, nourri et entretenu pendant les premiers jours une soixantaine de rescapés sans réclamer le moindre dédommagement des journées de travail et de surveillance perdues dans leurs plantations au cours de cette catastrophe.

J'ai demandé à ces Messieurs si leur conduite digne d'éloges avait été signalée en haut lieu ; ils m'ont répondu qu'ils ne s'en souciaient que fort peu et qu'ils s'estimaient

suffisamment récompensés par la constatation intime d'avoir essayé de remplir leurs devoirs.

Certes, je ne puis que m'incliner devant pareil raisonnement, lequel n'est, d'ordinaire, tenu que, par ceux-là même qui ont pu acquérir quelque supériorité morale.

Mais pour l'exemple, je crois qu'il est bon de signaler la conduite de MM. Long et Cariou, même s'il est trop tard. Je pense qu'une distinction honorifique, quelle qu'elle soit, démontrera aux yeux de ces Messieurs que la Résidence de France ne considère jamais qu'il est trop tard lorsqu'il s'agit de reconnaître devant tous le mérite de ses administrés.

Pour copie conforme.

G. Bécu

Hommage respectueux
à Messieurs Long et Cariou,
de la part du Délégué du Condominium
de Mallicolo

Signé G. Bécu

9 décembre 1915

Cette éruption forcera Long et moi-même à orienter nos affaires vers une nouvelle voie ; le commerce était tombé à néant. Le coton avait été cultivé avec plein succès sur divers coins des Iles comme culture d'attente.

Nous allons commencer à faire du recrutement et essayer cette nouvelle culture ; 35 à 38 indigènes d'Ambrym furent engagés et la brousse commença à nouveau à reculer devant les *tamios* *.

Mars 1914, Long attrape une hernie et une opération est jugée immédiatement nécessaire ; il descend à Nouméa et ne sera de retour qu'en juin.

Le sept avril, je suis nommé officier de l'État Civil de la Circonscription de Mallicolo en remplacement de Monsieur Javelier ; cette fonction m'occasionnera pas mal de soucis à la déclaration de guerre en raison des moyens de communications avec les colons disséminés sur toute l'étendue de ma grande circonscription. A part une intermittence de trois années je garderai cette fonction jusqu'en 1925. Au commencement de septembre, passage à Port-Sandwich du premier courrier depuis la déclaration de guerre ; je descendrai à Nouméa me mettre à la disposition de l'Autorité Militaire ; je serai renvoyé sur Port-Sandwich par le premier courrier qui suivra ; octobre 1914.

Les produits ne se vendent plus et les denrées de première nécessité montent à des prix fantastiques et deviennent de plus en plus rares ; le vin et le tabac sont introuvables ; pour le vin, cela ne change en rien notre situation, nous n'en avons pas vu la couleur à la maison depuis la porte du *Charcot* en 1911 ; pour le tabac, ce n'est pas grave.

A la récolte du coton en 1915, nous nous rendrons compte de la nécessité de licencier de la main-d'œuvre ; presque tous les bénéfices réalisés par notre commerce à Ambrym sont épuisés pour l'entretien de nos travailleurs en paie et nourriture ; le coton poussé trop en végétation, les capsules pourrissent sur les pieds par la trop grande humidité.

Au mois de septembre je descendrai à nouveau à

* En bichlamar : haches.

Nouméa en vue de mon départ en France rappelé par une feuille de route émanant du Ministère de la Marine (mon changement de Résidence dont la déclaration avait été effectuée à mon arrivée aux Nouvelles-Hébrides, en 1910, n'avait pas dû être signalé en France comme il le fallait). Après une visite médicale je serai reconnu momentanément à servir en Europe et je serai retourné sur Port-Sandwich.

Le commerce ayant repris un peu, il nous permettra de conserver 25 à 26 hommes et le débrouillage continuera ; la propriété sera poussée jusqu'à 75 hectares avec un ravitaillement tiré presque en entier du dehors.

Long tombera à nouveau malade vers la fin 1916 ; descendu à l'Hôpital à Port-Vila où il séjournera trois ou quatre mois, il ne pourra plus être remonté comme il faut ; il est anémié au possible et pour le sauver il aurait fallu son rapatriement immédiat. L'argent est rare et notre propriété consomme tous les revenus de notre commerce ; je ferai des sur-économies pour ramasser les 25 000 francs qui lui étaient nécessaires pour son voyage et se soigner en France ; j'avais déjà 22 000 francs lorsqu'il me glissa des mains, il mourut à Nouméa le 19 août 1918.

Sa mort faillit me tuer ; je tombais bientôt sérieusement malade et à mon tour je dus me faire hospitaliser à Port-Vila.

La dernière démonstration des presbytériens à notre endroit eut lieu vers mai ou juin 1917 ; un *teacher* accompagné de six à huit hommes armés rentra nuitamment dans notre camp de travailleurs pour enlever une femme indigène ; le missionnaire Paton réussira à les dégager tous, excepté le *teacher* qui aura 2 mois de prison.

Je me mariais le 8 février 1919 et, coûte que coûte, il me faudra désormais veiller un peu mieux à ma personne ; la nourriture sera plus régulière, le travail sera agencé plus raisonnablement, un frein sera mis aux surmenages dans le travail où jours et nuits j'étais en route auparavant, parfois à 2 et 3 heures du matin ; je repartais à nouveau au jour. Toutes les semaines, il me fallait changer l'équipage de ma pétrolette que je prenais dans les travailleurs de la plantation ; à la mort de Long en août 1918, je faisais 22 sorties par mois.

La liquidation définitive de la participation Long et Cariou aura lieu le 17 mars 1920 et je deviendrai seul propriétaire. A cette occasion il me sera nécessaire d'avoir recours à la Maison Ballande pour le règlement de mes acquisitions.

Une culbute survenue quelque temps après dans les prix de tous les produits des Iles ne me permettra de me libérer de ces avances que vers le milieu de 1903 ** ; après l'achat d'un bateau de 25 tonnes que je fis à Nouméa en août 1922, mon compte débiteur dans cette Maison se montera à 145 000 francs ; il est également vrai qu'une très grosse partie de cette somme était couverte par des produits en réalisation dont j'avais confié la vente à la Société Coopérative des Nouvelles-Hébrides.

La Société Coopérative des Nouvelles-Hébrides fondée en 1917 par tous les Colons des Iles et le Syndicat Agricole, et qui avait l'appui moral de la Résidence de France, a rendu des services immenses à la colonisation par ses facultés de renseignements sur tous les Marchés intéressés par les produits des Iles et la possibilité que chacun de ses membres avait, de faire vendre ses produits et de faire venir ses marchandises à la commission.

Dès sa formation, je puis dire que je fus son plus gros client et je le suis jusqu'à sa liquidation en 1926. Après mon départ pour la France en 1925, un peu de mésentente parmi les Administrateurs détermina la cessation de cette belle affaire des colons qui aurait dû avoir le plus brillant avenir ; tout était déjà liquidé à mon retour de France en 1927, j'en fus navré.

La santé assez délicate de ma femme me contraindra à des absences assez fréquentes de mes travaux de commerce et de plantation ; il en sera de même avec les enfants au fur et à mesure de leur venue ; mon petit Noël ne devra la vie qu'au passage à Port-Sandwich du Yacht de la Résidence *La Victoire* qui me permettra de le descendre au plus vite sur l'Hôpital de Port-Vila pour une mastoïdite.

On se rend peu compte des peines et des souffrances de toutes sortes que la fondation d'une famille détermine pour un colon habitant loin d'une formation sanitaire ; on se figure peu également les sommes énormes dépensées en déplacements consécutifs, heureux encore quand on peut arriver à temps avec ses chers malades.

En 1922, je ferai une grosse dysenterie à Nouméa et qui me tiendra six mois absent de Port-Sandwich ; pendant ce temps une concurrence des plus violentes et de nouveau genre sera entreprise par un Anglais, grand ami du Pasteur Presbytérien Frater, missionnaire à Pâma, contre mon commerce sur Ambrym ; ce qu'il y a de mieux, c'est que je dus battre en retraite devant cette offensive.

J'avais affaire à un nommé Crocker ; il y avait plus de vingt ans qu'il habitait les Iles et il connaissait le très gros penchant de tous les indigènes pour tout ce dont la vente est strictement défendue par les règlements du Condominium : alcools et boissons alcooliques, dynamite et cartouches à balle.

Les missionnaire était-il d'accord avec lui pour inonder tout le pays de ses marchandises prohibées, je ne saurais le dire, mais dans tous les cas, il sut toujours être sourd et aveugle concernant les milliers de caisses que son protégé, durant cinq années, distribua sur Ambrym et Pâma.

Tous les Européens connaissaient très bien le fond de tout ce commerce, mais la répartition des objets si convoités était si artistement camouflée, qu'on ne trouvera jamais un Canaque pour dévoiler la chose ; à la mort de Crocker survenue au début de 1928, des centaines de caisses d'alcools de toute sortes et une belle quantité d'explosifs furent trouvés en réserve dans ses magasins, et nul par ici n'en fut surpris.

L'achat du bateau que je fis en 1922 me permit de

** Erreur manifeste dans le document. Il faut lire probablement 1930.

prendre un plus grand rayon pour mon commerce ; Ambryn ne me tenant plus autant que par le passé, j'irai dans le Nord sur toute l'étendue de l'Île Pentecôte où je ravitaillerai durant deux ans et demi, toute la population blanche ; dans le Sud, sur Mallicolo, je descendrai jusqu'à la baie de Sarmaide, mais je débiterai par le centre de l'influence anglaise sur la côte, la Mission du Pasteur Paton à Pangumu.

Ma connaissance de la langue anglaise m'a servi pour beaucoup dans les Nouvelles-Hébrides ; c'est à elle que j'ai dû quelques bons succès dans mes opérations d'influences commerciales et même politiques. Le Pasteur Paton peut sûrement se réjouir de la très grave maladie que je fis encore, en 1927, à Port-Vila, dès mon retour de France, et qui m'empêche pour toujours de poursuivre ces grandes causeries que nous faisons ensemble, très souvent devant une quantité d'indigènes, et où je le confondais parfois, et assez vertement, pour tout ce que je connaissais à son sujet ; il est sûrement bien malheureux pour l'influence française que personne n'ait su continuer à maintenir sur son domaine l'esprit que durant deux ans j'y avais formé et qui y faisait déjà tache d'huile en 1924.

Vers octobre ou novembre 1923 je fus très surpris un jour où je payais du coprah dans la Baie de Tisman, non loin de la station occupée par le coprah-maker anglais Dalrimple, de trouver un *manbush* porteur d'un panier contenant des blocs noirs ressemblant fortement à du charbon de terre ; une petite différence se rencontrait bien vite cependant dans ces blocs : ceux-ci prenaient feu dès leur contact avec une allumette, chose qui arrive bien rarement au charbon de terre.

Devant les Canaques je n'y portais pas à conséquence et je leur dis simplement que c'était du charbon comme celui brûlé à bord des navires ; je pensais tout de même que je devais faire mon possible pour conserver un contact avec la région occupée par ce broussard et, tout en donnant le moins d'éveil possible, je le fis donc questionner comme je pus et je lui donnais 3 à 4 shillings en lui demandant de revenir dans quinze jours, au même endroit avec quelques camarades et de m'apporter du coprah cette fois-là.

Les Anglais d'à côté connurent presque aussitôt toute cette affaire, aussi j'eus un mal considérable pour rallier les interprètes et les porteurs nécessaires pour une expédition, que je fis avec M. Javelier, dans la région du charbon des broussards, à deux mois de là.

Le missionnaire Paton avait réussi, indirectement comme toujours, à nous imposer un de ses anciens *teachers*, soi-disant originaire d'un endroit non loin de la contrée où nous devions aller, comme guide de notre expédition.

Cet ancien *teacher* nous ennuya sérieusement parmi les broussards et il sabota pour ainsi dire l'un des deux buts de notre randonnée, l'achat du terrain minier aux indigènes propriétaires.

Nous restâmes six jours entiers à circuler parmi les fusils Snider chargés et armés au demi-cran, et nous trouvâmes, malgré tous les empêchements qu'on nous opposait, le bras de rivière qui coupait le banc

de charbon ; le lit du cours d'eau en était tout couvert ; mais quand nous cherchâmes à nous approcher de ce banc même, une vingtaine d'indigènes bien décidés, nous coupèrent la route. Ils restèrent immuables devant tous les cadeaux que nous leur proposâmes, fusils Simplex flamboyant neuf, livres sterling en or n'eurent aucune prise sur eux ; nous décidâmes alors de faire demi-tour, tout ce que nous pouvions faire, pour le moment était fait.

Pour notre tournée, je m'étais muni d'une boussole à alidade et d'une carte marine, partie Sud de Mallicolo ; nous eûmes un temps très clair et comme la route qui nous conduisit là-bas serpentait à une assez haute altitude, je pus effectuer des relèvements très précis des endroits que nous traversions.

A peine étions-nous de retour de cette expédition que le pasteur Paton fût saisi de son résultat, et la Résidence Britannique connût également immédiatement après, tout ce qu'il en était ; Monsieur le Résident Britannique Smith-Rewse viendra donc à deux mois de là avec son Yacht *Euphrosine* mouiller dans la baie de Tisman et dépêchera là-haut (à la suite du déblayage effectué par le Pasteur et ses estafettes parmi les broussards) son Chancelier-Commissaire de Police Seages avec huit ou dix miliciens en civil : M. Dupertuis, ressortissant anglais et habitant la station Dalrimple, et tout le personnel trié par le Pasteur pour l'occasion. Une demi-douzaine de broussards descendront de là-haut sous cette escorte ; monteront sur l'*Euphrosine*, et M. Smith-Rewse en personne fera l'acte d'achat du sol minier appartenant aux indigènes et leur remettra la somme de dix livres sterling convenue suffisante pour cette affaire.

L'achat eut lieu pour le compte de Dupertuis et Seages, associés pour cette occurrence.

Avant de rien entreprendre dans cette affaire, j'avais mis au courant de mes possibilités et la Résidence de France à Port-Vila, en la personne de Monsieur de la Vaissière, et Monsieur le Haut Commissaire D'Arboussier à Nouméa. Je ne pouvais raisonnablement pas m'embarquer dans une expédition parmi des indigènes réputés rébarbatifs à toute pénétration, continuellement en guerre avec leurs voisins soit d'un côté soit de l'autre, sans être en plein accord avec les Autorités. Et je trouvais donc de ce côté tous les conseils possibles de prudence à conserver dans l'entreprise, mais c'est tout, pas un encouragement ; toute l'expédition se fit à mes seuls risques et périls, sous mon entière responsabilité et à mes frais.

Il est incontestable que le Résident Britannique a joué tous les atouts qu'il avait contre moi dans cette affaire minière, et dès qu'il a pu ; il n'a pas eu peur d'engager sa propre responsabilité.

Malgré l'invalidité possible de cet acte d'achat par le Tribunal Mixte, en raison du caractère de pression effectuée rien que par la qualité même des personnalités qui contribuèrent à l'établir, et de la somme dérisoire remise en échange, j'avoue humblement ma faiblesse devant le handicap de tout le personnel de la Résidence Britannique, ligué contre moi !

D'après les analyses des échantillons pris là-haut et faites à Nouméa par le laboratoire du Service des

Mines, il s'agirait de schiste bitumeux contenant 53 % de matière volatiles et des traces d'or.

En novembre 1923, un violent cyclone me surprendra, avec mon bateau le *Saint Tugen*, dans mon voyage de ravitaillement mensuel sur Pentecôte ; arrivé l'un des derniers des sept bateaux qui s'étaient abrités dans le petit mouillage de Loltong, il ne me restait plus assez de place pour filer une quantité suffisante de chaîne ; il ne me restera d'autre ressource, pour sauver mon personnel et le plus gros du bateau, que de l'échouer sur le sable ; coût : quinze mille francs de réparations et deux mois d'immobilisation.

Dans le courant de 1924, ma santé périclitera et malgré tous les soins que je pourrai prendre envers moi-même, mon poids diminuera continuellement jusqu'à soixante-deux kilos ; coûte que coûte il faut que je me décide à quitter mon Port-Sandwich et rentrer dans ma famille en France, pour me refaire.

VISITE EN FRANCE.

Je rentrais chez mes parents à la fin mai 1925 ; il y avait dix-huit ans et neuf mois que je les avais quittés. Quel jour inoubliable pour toute la famille et surtout pour la Maman et le Papa. Des neuf enfants Cariou, un seul manquait, une sœur morte en septembre 1918 d'une maladie contractée en soignant des habitants du village atteints de la grippe espagnole ; elle avait dix-huit ans ; la pensée de tout le monde se tourna immédiatement vers elle, dès mon arrivée.

Ma femme était également dans un état de santé lamentable, et je me rappelle ma mère me disant dans un torrent de larmes le lendemain de notre arrivée : « Mon Dieu, lequel de vous deux enterrai-je le premier » ; nos figures émaciées, jaunes, faisaient peur à tout le monde.

Il m'a fallu lutter durant près de treize mois pour arriver à peser soixante-dix kilos alors que mon poids normal des Hébrides était de soixante-treize ; ce n'était donc pas un luxe que je me procurais par ce voyage en France et un délai de quelques mois dans mon arrivée dans ma famille, m'aurait été fatal.

Enfin la santé est bien là de retour, la gaieté et l'allant réapparaissent à nouveau ; bientôt mon inactivité commencera à me peser. Il y a bien la ferme et tous ses attrait qui me tiendront bien un peu, mais ils n'auront plus beaucoup d'emprise sur moi et je me verrai un jour causer du retour ; bien faiblement d'abord, pour ma pauvre mère à laquelle je voudrais amoindrir le plus possible ces chagrins précédant notre nouvelle séparation.

Cet affreux change de 1926 précipitera ma décision pour le retour et me fera passer en fumée la moitié de cette petite fortune que j'avais si péniblement arrachée au destin dans mes dix-neuf années de luttes opiniâtres.

Mon commerce aux Nouvelles-Hébrides avait pris fin vers octobre 1924 ; à cette époque la livre valait 75 à 80 francs et mes comptes livres avec Port-Vila et Sydney réglés peu de temps avant mon départ avaient été passés au taux de 90 francs.

Pour l'achat des marchandises qui m'étaient nécessaires pour reconstituer mon stock épuisé, il me fallut multiplier par deux et demi le chiffre de mon prix de vente aux Nouvelles-Hébrides pour les mêmes marchandises.

Mon bateau, le *Saint Tugen*, que j'avais été obligé de vendre avant mon départ, m'avait rapporté la somme de 62 000 francs ; pour l'achat d'un autre bateau, un peu plus petit même que l'ancien, il m'a fallu 165 000 francs.

RETOUR AUX NOUVELLES-HÉBRIDES.

Sur tout cela j'ajouterais, qu'à mon retour aux Nouvelles-Hébrides le change sera de nouveau à 124 francs ; et une grave maladie qui me tiendra en dehors de mes affaires durant toute l'année 1927 et qui me forcera pour toujours à renoncer à tout commerce maritime, ne me permettra de commencer la réalisation de mes achats de France et d'autres pays, que quand le taux général des affaires aura baissé dans de très sensibles proportions.

Voilà pour les affaires ; en plantation la situation n'était pas très brillante non plus. A mon départ pour la France, février 1925, j'avais laissé sur mes plantations un noyau de 25 travailleurs qui était suffisant pour la cueillette des produits. M. Renevier, qui me remplaçait sur les plantations, ne réussit pas à conserver un seul de mes anciens boys ; l'un après l'autre, ils avaient tous quitté et, à mon retour, je ne trouvais que 14 Indochinois sur les propriétés.

Ma santé ne me permettant plus de faire de la navigation, je dus vendre mon bateau et commander de la main-d'œuvre annamite ; ne réussissant pas à trouver sur place des corvées de boys pour aider les coolies dans la préparation des produits, une bonne quantité de ceux-ci pourriront sur les pieds.

J'aurai beau me plaindre à droite et à gauche pour la parcimonie qu'on mettait à me donner des coolies, n'étant pas le vrai client d'une des deux maisons de Commerce qui avaient pour ainsi dire le monopole de la répartition des travailleurs, on ne me donnera la main-d'œuvre que je demandais que comme au comte-goutte, et je ne pourrai avoir mon contingent moyen que quand les clients des deux maisons seront sursaturés, et pourtant je possédais à l'époque un joli compte créancier dans chacune de ces deux Maisons.

Tout ceci m'amènera à août 1929, époque de la première culbute des cours des produits.

Durant l'année 1928, je ferai l'acquisition de la propriété des frères Pesnel dans Port-Sandwich et d'autres achats que je ferai à la S.F.N.H. poussera la surface totale de mes terrains à 609 hectares.

Après l'inspection de la main-d'œuvre indochinoise effectuée par M. Auger, Fonctionnaire du Gouvernement de l'Indochine, je faillis me décourager en grand dans mes travaux de plantations et partir n'importe où. Même sans le sou, je suis certain que sans la présence à Port-Sandwich de Monsieur le Délégué Casimir, Administrateur-Adjoint des Colonies qui connaissait en grand toute la question, je serais parti.

Moi, qui durant toute la crise de main-d'œuvre

que les Nouvelles-Hébrides avaient vécue, avais réussi à avoir constamment mon compte de travailleurs indigènes sans jamais avoir fait de recrutement, les boys venant d'eux-mêmes s'engager sans que je le leur demande et parce que se trouvant bien chez moi, sans doute à tous les points de vue. Du jour au lendemain parce que me trouvant en face d'Indochinois comme travailleurs je deviendrais un tyran et une nullité complète dans la direction de mes hommes.

Parmi mes travailleurs se trouvaient trois ou quatre bandits des grands chemins de l'Indochine et qui n'étaient pas à une exaction près, ils se sont trouvés transformés en trois ou quatre petits saints durant les quatre heures que l'inspection avait duré ; ils ont dû être les plus étonnés de cette métamorphose rencontrée en eux-mêmes par Monsieur l'Inspecteur.

L'agrandissement des plantations s'effectuera assez vite par la transformation des méthodes de débroussaie et de nettoyage qui donneront un rendement bien supérieur aux anciennes pratiques et également à l'afflux des travailleurs qui, durant plusieurs mois en 1930, dépassaient quatre-vingts.

A l'heure actuelle mes plantations couvrent une superficie de plus de trois cents hectares, dont soixante hectares de cocoteraies que je tiens à bail de la S.F.N.H.

Des cultures mixtes couvrent une bonne partie de nos plantations : c'est ainsi que 82 hectares de cacaoyers et 30 hectares de caféiers sont plantés également de cocotiers qui serviront plus tard d'arbres d'abri ; 30 hectares de cotonniers sont plantés de même en cocotiers.

Le rendement en produits de l'année dernière a été de 94 tonnes de coprah et 14 tonnes de cacao ; en 1931 un rendement bien supérieur au dernier était escompté, mais un coup de vent survenu le 15 mars dernier et une pluie de cendres très acide provenant d'Ambrym et tombée en fin avril, diminuera très sensiblement le rapport bien que la surface devant fructifier ait augmenté d'une dizaine d'hectares.

A l'heure actuelle je continue toujours les débroussaies dans les intervalles que me laisse l'entretien des cultures et la préparation des produits, et dans quelques mois je compterai encore trois mille pieds de cocotiers de plus en terre. Entre temps, je fais un essai de culture de tabac d'une variété australienne appelée « Dorriga », il est bien trop tôt encore pour une prévision quelconque du résultat que j'obtiendrai.

Trois quarts d'hectare de vanille de l'espèce mexicaine a été également planté.

Toutes mes installations pour la main-d'œuvre sont actuellement terminées, sauf deux citernes qui sont actuellement en construction, et j'ai la grande satisfaction de savoir que mes coolies sont très contents de leur situation.

Un séchoir à cacao commencé il y a quelques mois sera terminé très prochainement. Un séchoir à coprah détruit en partie par un incendie en novembre dernier sera également refait aussi tôt que possible.

Il est bien regrettable que cette grande baisse sur les produits soit survenue si vite ; je puis dire que du jour où j'ai réussi à obtenir un noyau suffisant de main-d'œuvre que les cours ont commencé leur dégringolade. Cette situation a provoqué un très grand écart dans mes prévisions pour les avances d'espèces au compte « plantation » que je puisais dans mes économies personnelles et d'espèces venant de mes parents. Toutes mes disponibilités se montant à quatre cent mille francs environ ont été dépensées pour achat de terrains et propriété Pesnel Frères, frais d'introduction de Tonkinois et installations de toutes sortes et cela n'a pas suffi, il me reste un découvert de cent mille francs environ dans les Maisons, BARRAU, BALLANDE, et C.F.N.H.

Si le Gouvernement vient au secours de la colonisation, comme j'ai tout lieu de le croire, avec du travail, de la volonté, et si la santé me reste, je ne désespère nullement de la situation, bien au contraire, les beaux jours viendront assez vite et j'ai une foi inébranlable dans l'avenir de ce pays. Même actuellement, si je n'avais pas eu à faire l'entretien des grands nouveaux débroussés que j'ai faits depuis dix-huit mois à deux ans, ma propriété en rapport aurait suffi à elle-même, amplement. Toutes mes difficultés actuelles proviennent de la nécessité où je me trouve d'avoir à persévérer dans l'entretien de ces grandes surfaces non en rapport sous peine de perdre totalement les avances que j'ai faites pour les constituer ; et tous les autres colons sont un peu dans la même situation, sans doute.

Ce serait réellement à désespérer de tout si dans un pays comme celui-ci dont la fertilité est si inouïe et dont les possibilités sont immenses et insoupçonnées même, que secondés par une Administration intelligente et dévouée, que les vrais colons, ceux qui se croient dignes de porter ce nom, n'arrivaient pas à prospérer et trouver dans le fruit de leur travail une protection pour leurs vieux jours.